



CINÉMA [s]
LE FRANCE
www.abc-lefrance.com

SWEENEY TODD, LE DIABOLIQUE BARBIER DE FLEET STREET DE TIM BURTON

fiche film

FICHE TECHNIQUE

USA - 2007 - 2h

Réalisateur :
Tim Burton

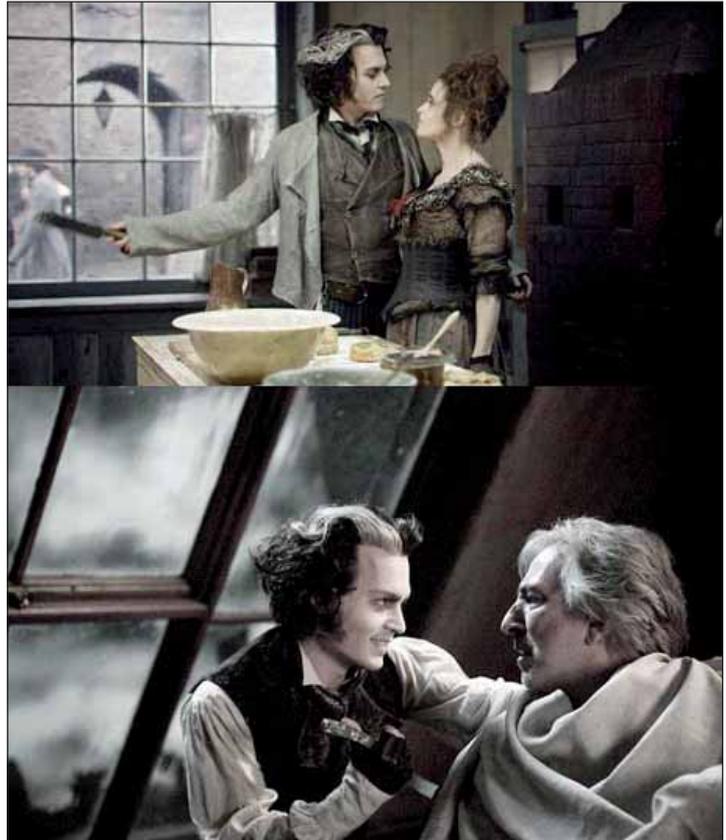
Scénario :
John Logan, d'après l'œuvre
de Stephen Sondheim, d'après
les personnages créés par
Christopher Bond

Image :
Dariusz Wolski

Montage :
Chris Lebenzon

Musique :
Stephen Sondheim

Interprètes :
Johnny Depp
(Sweeney Todd)
Helena Bonham Carter
(Madame Lovett)
Alan Rickman
(le Juge Turpin)
Timothy Spall
(Beatle Bamford)
Sacha Baron Cohen
(Signor Adolfo Pirelli)
Jayne Wisener
(Johanna)
Laura Michelle Kelly
(Lucy)



SYNOPSIS Sweeney Todd, un barbier injustement envoyé en prison dont la vie de famille a été détruite, jure de se venger à sa sortie. De retour en ville pour rouvrir sa boutique, il devient le «Demon Barber of Fleet Street» qui «rase la gorge des gentilshommes dont on n'entend plus parler après».

CRITIQUE

(...) Impossible de faire l'impasse sur ce fait : l'appréciation de *Sweeney Todd* découle essentiellement de la manière dont on perçoit l'évolution de Tim Burton au cinéma. Si certains se contentent de ses opus, d'autres au contraire émettent de lourdes réserves sur le fait que le cinéaste gothique du dark et du freak s'est assagi depuis qu'il est devenu père (à son tour) et s'est ainsi mué en vieux loup mélancolique qui médite sur les relations filiales (*Big Fish*) ou s'effondre dans la niaiserie chocolatée avec une touche de perversité pour faire plaisir à son jeune fils (*Charlie et la chocolaterie*). Deux clans



farouchement opposés donc. Sur **Sweeney Todd**, les rôles devraient – pour une fois – être inversés : la première catégorie, majoritairement constituée de (jeunes) spectateurs, risquent d'être déroutés par un virage aussi outrancier ; la seconde, en revanche, doit se réjouir de retrouver un Burton impertinent qui n'a pas peur de se vautrer dans le purin existentiel ou même d'imposer ses idées les plus démentes. C'est d'autant plus inattendu qu'en surface, le projet paraît plutôt impersonnel. **Sweeney Todd** est l'adaptation d'une comédie musicale sanguinolente de Broadway tirée d'un fait-divers. Le virtuose a été jusqu'à reprendre les parenthèses musicales (un peu trop nombreuses) de Stephen Sondheim, le créateur, en ne s'attribuant pas les services du complice Danny Elfman. On peut prendre cette décision comme une nécessité d'expérimenter et de prendre l'air. Tel quel, il s'agit d'un opéra baroque et macabre, jamais tendre, ouvertement grand-guignolesque. Une farce déglinguée pourvue d'une beauté insolente qui tend à rassurer ceux qui n'espéraient plus rien. Une fois passée l'appréhension des premières images (une légère peur du formatage), on retrouve tous les éléments essentiels de son style allant de l'ironie au cynisme, de l'humour noir à la poésie macabre. On erre quelque part entre la noirceur lumineuse de **Sleepy Hollow**, la folie douce de **Ed Wood** et la beauté désespérée de **Edward aux mains d'argent** sans jamais avoir l'impres-

sion d'une redondance. Au contraire, le réalisateur se surpasse. Le défaut d'un tel enthousiasme peut résider dans la densité dramatique qui affiche les limites du matériau d'origine et les contingences de la transposition théâtre/cinéma dont Burton s'accommode pourtant avec maestria. Au niveau de la cadence ou même de la gestion de l'espace, cela peut poser problème. Surtout lorsqu'un élément bankable comme Sacha Baron Cohen (**Borat**) disparaît brutalement de l'écran alors qu'il est censé apporter du sang neuf (au propre comme figuré) et un regard nouveau sur les événements.

Sous l'apparente simplicité des dialogues et des situations, ce conte amoral s'impose comme une proposition de cinéma peu commune qui finit par prendre dans ses rets invisibles. En mettant sa stupéfiante imagerie au service d'une intrigue imparable, Tim Burton ne se comporte pas comme simple formaliste là où il aurait pu se reposer sur le travail de collègues chevronnés (les décors de Dante Ferreti et la photo du chef-opérateur Dariusz Wolski). En s'appuyant sur une description incroyablement soignée de Londres dans une atmosphère de **Jack L'éventreur**, il propose un spectacle flamboyant entre Charles Dickens et Frank Miller qui réveille les morts et multiplie les allusions littéraires, picturales ou purement cinématographiques. En raison de la complicité entre Tim Burton et Johnny Depp, la vraie référence en

terme de collaboration peut venir de Tod Browning et Lon Chaney qui, il y a longtemps, prenaient le même plaisir sincère et enthousiasmant à varier les registres au fil des desseins fantastiques. Ensemble, Burton et Depp proposent une capacité à puiser de nouveaux registres. Ils sont en constante évolution et continuent de surprendre en passant à un stade supérieur (à côté, les têtes découpées de **Sleepy Hollow** ressemblent à du Walt Disney). Le personnage de Benjamin Barker renvoie par la présence de Depp à **Edward aux mains d'argent** (le rasoir au bout des doigts) et **From Hell** (l'univers ténébreux de l'éventreur) en troquant le caractère farfelu du personnage que l'acteur incarnait dans **Sleepy Hollow** pour celui du vengeur déterminé. Depp est loin de la dérision à laquelle il nous avait habitué récemment (**Pirates des Caraïbes**) pour une vraie rage intérieure et une vraie tristesse diffuse. Personne n'aurait pu obtenir un tel résultat sauf Burton. Après **Ed Wood**, une nouvelle performance.

Indiscutablement, grâce à cette profusion de qualités considérables, Tim Burton n'a rien signé d'aussi créatif, audacieux et stimulant depuis très longtemps. Pour les réfractaires aux comédies musicales, cette mélodie du malheur cracra n'est pas un problème : on retient plus l'incroyable intensité qui naît des relations tordues entre les personnages que les chansons pourtant mises en valeur par les comédiens (Johnny Depp et Helena Bonham-



Carter, brillants dans l'exercice). Au-delà de tout, il s'agit d'une histoire d'amour fou et de passion criminelle qui dégueule de sang, d'exubérance et de fragilité. C'est un événement qui n'a rien de mineur dans une filmographie prompte aux cauchemars et aux délires et qui pourrait fortement réconcilier tous les fans déçus du maître. (...)

Romain Le Vern
<http://www.dvdrama.com>

De deux choses l'une. Ou vous connaissez déjà *Sweeney Todd*, la comédie musicale à succès créée en 1979 par Stephen Sondheim, auquel cas courez-y. Soit vous n'en connaissez ni le livret ni les lyrics, auquel cas procurez-vous sur le champ la b.o. du film avant son visionnement, pour la déchiffrer avant de la retrouver magnifiée dans l'opéra sanglant mis en scène par Tim Burton. On connaît l'importance de la musique dans la filmographie de Tim Burton (*Beetlejuice*, *Charlie et la chocolaterie...*), on connaît sa prédilection pour les univers gothiques et fantastiques (*Mars Attacks*, *Sleepy Hollow...*), on admire sa fidélité artistique (six films avec Johnny Depp, quatre avec Helena Bonham Carter, son épouse), c'est donc en toute confiance et non sans excitation qu'on le suit dans son nouveau délire. (...) Un vrai choc pour les yeux et les oreilles. (...) Grâce à une mise en scène fluide qui, en privilégiant les gros plans, accentue l'impression de claustrophobie, il nous fait basculer dans

une formidable et bouleversante histoire d'amour et de mort. Un conte cannibale où deux acteurs époustouflants, Johnny Depp, Beethoven du rasoir, et Helena Bonham Carter, son clone dans le crime, ne chantent pas leur rôle mais le jouent en chantant. Une folie baroque, un délire saignant aussi caressant et fascinant que la lame d'un rasoir...

<http://www.studiomagazine.fr>

PROPOS DE TIM BURTON

(...) Le film sortira aux Etats-Unis pour Noël, conte de terreur dont on peut juger les effets saisissants à la réaction des responsables du studio Warner, à l'issue d'une première projection de travail : ils ont demandé quelques coupes et adoucissements, jugeant le film trop violent et trop sanglant, notamment une scène où un enfant d'une dizaine d'années manipule des morceaux de corps humains en les plaçant dans un grand hachoir à viande.

Burton m'a dit avoir voulu déplacer l'audace macabre de Sondheim vers un univers de cinéma muet traité selon une forme proche du noir et blanc et des premiers films d'horreur : «Mon film ne ressemble pas vraiment à une comédie musicale, et moins encore à un opéra», m'a dit Burton. «En fait, cela ressemble davantage à un film muet avec de la musique. Comme un vieux film d'horreur. L'émotion passe à travers ce style, et Johnny a beaucoup aimé ce jeu

d'acteur dans un silence ponctué d'intermèdes musicaux et chantés. Cela l'a libéré pour trouver son style sur ce film. J'aime les acteurs qui ont cet air bizarre et j'ai toujours souhaité faire un film qui retournerait à la façon qu'avaient les Peter Lorre et Boris Karloff de composer un univers. Avec *Sweeney Todd*, on aura droit à un mélange entre film d'horreur et musical. Je ne sais pas encore si ce sera une comédie ou une tragédie».

Penchons pour la tragédie musicale, puisque, quand il brandit son rasoir un déclamant «Enfin, mon bras est complet !» avant de trancher la gorge des infâmes, Sweeney Todd n'est pas qu'un pantin morbide, cruel et dégénéré : il offre ces flots de sang à une société suffisamment glauque et violente – la nôtre évidemment, bien davantage que la Londres de la reine Victoria – pour s'en délecter, métaphore cannibale d'une civilisation inhumaine où le signe de la toute puissance consiste à écraser son prochain, à le manger, pour ne pas être soi-même la victime de cette sauvagerie féroce. Après avoir dénoncé dans *Charlie et la chocolaterie*, et avec quelle virulence, la manière dont la société occidentale élève ses enfants, Tim Burton livre avec *Sweeney Todd* un sanglant pamphlet contre les formes acerbes de nos rapports sociaux.

Antoine de Baecque
<http://www.rue89.com>



BIOGRAPHIE

(...) Quand on interroge aujourd'hui Tim Burton sur l'origine de son œuvre, sur ce qui a pu façonner un imaginaire si original et si cohérent, il faut se faire une raison. Enrhumé mais souriant, le cinéaste brouille les pistes. L'influence littéraire -le roman gothique, Edgar Poe, etc...- est quasi nulle. «*Désolé, avoue-t-il, je n'ai jamais été un grand lecteur. A part peut-être l'œuvre du Dr Seuss [auteur pour enfants peu connu en France], il y a juste le bon nombre de mots, le bon rythme de lecture, c'est idéal !*». Quant aux émois musicaux du jeune homme, ils se sont toujours limités à quelques groupes punks de la scène californienne, notamment *Oingo Boingo*, dont il a débauché le leader, Danny Elfman, pour en faire l'un des meilleurs compositeurs de musique de films. La peinture ? «*Chez moi, il y avait trois ou quatre tableaux : des croûtes, ou des copies de croûtes ! La banlieue dans toute son horreur... Je n'arrive pas à imaginer que mes parents les aient achetés un jour, ou même qu'on les leur ait donnés. J'en viens à croire qu'ils étaient déjà accrochés au mur de leur pavillon préfabriqué quand ils l'ont assemblé !*»

En dernière analyse, Tim Burton serait plutôt le fruit d'une étrange interaction entre vingt années lentement écoulées dans la banlieue de Los Angeles et des centaines d'heures devant la télé, à dévorer de vieux films en noir et blanc interprétés par Boris

Karloff ou Bela Lugosi. Comme si une alchimie de savant fou avait donné *in fine*, au fond de l'éprouvette, un précipité de bizarrerie. Son look, déjà : silhouette longiligne, teint blafard, cheveux couleur de jais obstinément dressés sur la tête. «*Un peigne muni de jambes aurait battu Jesse Owens à la course en apercevant la tignasse de ce gars*», se souvient Johnny Depp, évoquant sa première rencontre avec Burton, peu avant la préparation d'**Edward aux mains d'argent**. (...) A Burbank, Californie, il voit le jour en août 1958 dans cette banlieue anonyme. Enfin, presque : les majors y ont leurs bureaux et leurs studios. «*Mais ne croyez pas qu'il s'agit d'une ville de cinéma. C'est une cité-dortoir pour classe moyenne, avec des rues rectilignes, des maisons toutes identiques.*» Il en donnera sa vision, à la fois paisible et terrifiante, dans **Edward...**, sans doute son film le plus autobiographique. (...)

Aurélien Ferenczi
Télérama n°2613 - 9 février 2000

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

Pee-wee's big adventure	1985
Beetlejuice	1988
Batman	1989
Edward Scissorhands	1990
Edward aux mains d'argent	
Batman returns	1992
Batman, le Défi	
Tim Burton's the nightmare before Christmas	1993
L'Étrange Noël de Mr Jack (producteur et auteur du sujet original)	
Ed Wood	1994
Mars attacks !	1997
Sleepy Hollow	2000
La planète des singes	2001
Big Fish	2004
Charlie and the chocolate factory	2005
Charlie et la chocolaterie	
Corpse Bride	
Les noces funèbres de Tim Burton	
Sweeney Todd	2007
Sweeney Todd, le diabolique barbier de Fleet Street	

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante en français et en anglais
CinéLive n°116, 119